

L'égalité des mœurs dans l'*Andromaque* de Racine

Tomoki TOMOTANI

Parmi les règles du théâtre classique en ce qui concerne l'élaboration des héros tragiques souhaitables, il y a ce qu'on appelait communément au XVII^e siècle l'égalité des mœurs, que l'on nomme aujourd'hui la constance du caractère. Comme on le sait, cette règle vient directement de la *Poétique* d'Aristote (chap. 15), et elle serait sans doute, avec celle de l'unité d'action, l'une des plus compréhensibles parmi les *carcans* du classicisme français : qu'un personnage paraisse constant (ou *égal*) dans une pièce de théâtre, et qu'il y garde une certaine cohérence interne dans ce qu'il dit ou ce qu'il fait, cela permettra de mieux vraisemblabiliser une action fictive et de susciter efficacement dans le cœur du spectateur une illusion de vérité ou une sensation de vrai.

Mais on sait aussi qu'à l'époque classique le poète censé le mieux conformé aux règles, c'est-à-dire Racine, a écrit un chef-d'œuvre qui semble pourtant enfreindre cette règle de l'égalité des mœurs : *Andromaque* (tragédie représentée pour la première fois en 1667). En effet, on y voyait un roi (Pyrrhus) qui, tiraillé entre la générosité et la violence, le devoir (à l'égard de sa fiancée) et la passion (pour une esclave), faisait montre de tant de *revirements* ; et on y voyait surtout une reine (Andromaque) qui, oubliant la fidélité à son premier mari, acceptait le second mariage avec un ennemi et faisait preuve par là d'une rupture certaine de son image morale (*ethos*) de la veuve fidèle d'Hector. Et ce qu'il y a de plus grave, c'est qu'au dénouement

de la première version d'*Andromaque*, le personnage éponyme semble même *chérir* un homme qu'elle disait sans cesse *hair* jusque-là. On dirait que l'ingratitude amoureuse de Pyrrhus et d'*Andromaque* finit par faire d'eux des personnages *inconstants*.

Le propos de cet article est de relire l'*Andromaque* de Racine par le biais de cette règle de l'égalité des mœurs, de voir si Racine a réellement commis une infraction et de mesurer, si infraction il y a, quels effets dramatiques avaient été visés par le poète qui était, mieux que quiconque, connaisseur en matière de règles théâtrales.

1. Théorie et pratique de l'égalité des mœurs

On s'arrêtera d'abord sur les aspects théoriques de cette règle. La constance du caractère (*to homalon*) est, comme on l'a déjà dit, l'une des quatre exigences du chapitre 15 de la *Poétique* d'Aristote (les trois autres sont : la qualité (ou bonté), la convenance et la ressemblance). Le philosophe disait :

Le quatrième [but à viser en matière de caractères], c'est la constance ; et, même si celui qui fait l'objet de la représentation est inconstant et suppose un caractère de ce genre, il faut encore que ce caractère soit inconstant de façon constante. [...] [L'exemple] de caractère inconstant, Iphigénie à Aulis car Iphigénie suppliante ne ressemble en rien à ce qu'elle est par la suite¹⁾,

ce qui a été, vers la fin du XVII^e siècle français, rendu par le traducteur A. Dacier en ces termes :

La quatrième [chose à observer dans les mœurs] enfin, qu'elles [les

mœurs] soient égales. Et si l'original d'après lequel nous avons tiré notre imitation est inégal dans ses mœurs, nous devons le faire partout également inégal. [...] [Euripide] a péché contre l'égalité des mœurs dans son Iphigénie en Aulide, car l'Iphigénie suppliante qu'on voit au commencement n'est pas la même que l'Iphigénie courageuse qu'on voit à la fin²⁾ ;

et voyons enfin comment Racine lui-même comprenait le passage en question :

En quatrième lieu, il faut qu'elles [*i. e.* les mœurs] soient uniformes ; car quoique le personnage qu'on représente paraisse quelquefois changer [de volonté et de discours], il faut néanmoins *qu'il soit toujours le même dans le fonds, que tout parte d'un même principe, et qu'il soit inégalement égal † et uniforme.*

On peut apporter pour exemple [...] de mœurs inégales *et qui se démentent*, l'Iphigénie en Aulide. Car Iphigénie timide, *et qui a peur de mourir*, ne ressemble en rien à l'Iphigénie *qui s'offre généreusement à la mort, et qui veut mourir malgré tout le monde*³⁾.

On notera tout d'abord que Racine commet ici un curieux (mais très subtil) contresens à propos du *personnage inconstant de façon constante* d'Aristote (*homos homalos anomalon*, 1454 a 26-27) par une traduction « inégalement égal », qui devrait être logiquement « également inégal » que l'on trouve chez Dacier⁴⁾. Selon Aristote, si le poète tragique représente un homme inconstant, celui-ci doit rester inconstant de bout en bout, parce que sa manière d'être inconstant est en fait sa constance caractérologique même ; mais la traduction de Racine impliquerait que les incohérences de *tous* les

personnages tragiques (et pas seulement celles d'un homme inconstant) ne sont qu'apparentes, et qu'il ne doit y avoir aucun caractère inconstant dans le genre tragique, parce que tout héros de tragédie doit être finalement « le même dans le fonds », c'est-à-dire *constant* et *égal*, que ce soit inégalement ou non, tout au long de la pièce.

On pourra conjecturer que ce contresens racinien vient d'Heinsius qui écrivait déjà en 1611 « *inaequaliter aequalem* (inégalement égal) » à propos de la courte folie d'Ajax (*De Tragoediae constitutione*, chap. XIV), et on sait aussi que cette expression a été reprise par Corneille dans son *Discours du poème dramatique* : « c'est ce qu'Aristote appelle des mœurs inégalement égales⁵⁾ ». Mais l'essentiel, c'est de constater qu'Heinsius et Corneille, en parlant tous deux d'égalité des mœurs, laissent entendre que cette règle n'est pas si absolue et qu'il y a bien au théâtre des caractères qui puissent apparaître *inégaux*. Heinsius reconnaissait qu'il arriverait aux poètes de créer un personnage inconstant comme l'Ajax sophocléen (« *ut personam esse inaequalem oporteat, qualis scilicet est Ajax* (s'il faut qu'un personnage soit inégal, comme l'est Ajax)⁶⁾ ») qui n'est certainement pas le personnage foncièrement et invariablement inconstant mentionné par Aristote ; et Corneille, de façon plus explicite, disait ainsi :

L'inégalité y peut toutefois entrer sans défaut, non seulement quand nous introduisons des personnes d'un esprit léger et inégal, mais encore lorsqu'en conservant *l'égalité au-dedans*, nous donnons *l'inégalité au-dehors* selon l'occasion. Telle est celle de Chimène du côté de l'amour, elle aime toujours fortement Rodrigue dans son cœur, mais cet amour agit autrement en la présence du Roi, autrement en celle de l'Infante, et autrement en celle de Rodrigue⁷⁾.

Pour Corneille, l'inégalité du caractère n'est donc pas seulement l'apanage « d'un esprit léger et inégal », mais elle peut très bien concerner tous les personnages tragiques pourvu qu'ils nous fassent voir clairement leur « égalité au-dedans ».

On voit bien que cette interprétation cornélienne correspondait à la traduction *amplifiée* de la *Poétique* par Racine. L'« égalité au-dedans » selon Corneille, c'est le « même *principe* » d'où part tout d'un caractère fictif qui restera « le même *dans le fonds* » selon Racine ; et l'« inégalité au-dehors » cornélienne, cela répond très exactement à ce texte racinien : « quoique le personnage qu'on représente *paraisse* quelquefois changer de volonté et de discours » (nous soulignons). Bref, dans la pensée de Corneille et de Racine, les héros de tragédie parviendraient à satisfaire à la règle de l'égalité, quand ceux-ci montrent aux spectateurs, à travers quelques inégalités *apparentes* et accidentelles, un trait de caractère *permanent* et bien tangible.

Et à nos yeux, l'exemple allégué par Corneille est extrêmement révélateur : l'amour de Chimène, dont les propos *se démentent* partout, mais qui aime *toujours* une même personne. En fait, on peut dire que le théâtre de Racine est, en un sens, plein de personnages erratiques qui « changent de volonté et de discours », tels que Taxile, Pyrrhus, Hermione, Néron, Atalide, Mithridate, etc. Mais en même temps, on peut dire que leurs changements ne sont que « au-dehors », et que leur égalité des mœurs est sauvegardée très précisément parce qu'on devine chez eux une passion amoureuse invariable d'où part tout. Le fait que les héros de Racine aiment d'un amour fou et *de façon toute constante* malgré leurs inconséquences apparentes, c'est donc leur « principe » caractérologique, et c'est ce qui assure en définitive l'égalité des mœurs racinienne que nous voudrions nommer *l'unité d'amour* chez Racine⁸⁾.

Selon nous, le fameux mais peu définissable *naturel* de Racine (c'est surtout à ce titre qu'on le distinguait parmi les auteurs contemporains), il

pourrait s'expliquer dans ce sens, en partie au moins. Car sur le plan pratique, dans le théâtre classique français fondé très largement sur la passion amoureuse, il y avait (et dans la tragédie et dans la comédie) un grand nombre de pièces qui manquaient complètement à cette unité ou égalité *en amour*. Il est d'ailleurs symptomatique que Stendhal ne voulait pas, dans le théâtre romantique, de *frivolité*, perçue par lui comme une facilité technique *artificielle* qui détruirait l'illusion théâtrale : « [dans la comédie romantique] il n'y aurait pas perpétuellement des amoureux et un mariage à la fin de la pièce ; les personnages ne changeraient pas de caractère tout juste au cinquième acte⁹⁾ ». Il est évident que l'auteur de *Racine et Shakspeare* pense ici aux revirements des amoureux dans la comédie classique (ou dans la pastorale), mais on pourrait en multiplier les exemples dans les genres plus sérieux.

En 1639, Scudéry a écrit *L'Amour tyrannique* dont le héros Tiridate, *tyrannisé* par son amour irrépressible pour sa belle-sœur Polyxène (déjà mariée), commet des forfaits pour l'obtenir (il répudie sa femme, comme Pyrrhus ou Néron ; il assiège son beau-père) ; il développe pour se justifier l'argument de la toute-puissance de l'amour (v. 952-972) qui le dépasse, mais brusquement, il renonce à cet amour criminel et revient à sa vertueuse femme Ormène ; on est obligé de constater que l'amour *tyrannique* du héros n'était en somme qu'une pure *futilité* momentanée (et qui pis est, c'est cette futilité qui est le moteur de toute l'intrigue de la pièce)¹⁰⁾. On se rappellera également la tragédie de *Pertharite* (1653) ; comme Pyrrhus, Grimoald trahit sa fiancée Édüige et menace la vie d'un enfant innocent pour obtenir sa mère Rodélinde ; mais Grimoald n'est pas en fait *fatalement* épris d'elle, et au dénouement il renoncera très facilement à Rodélinde et retournera auprès d'Édüige. Et encore, Th. Corneille représentait dans *La Mort de l'empereur Commode* (1659) un tyran qui abandonne Marcia pour la sœur de cette

dernière, Helvie ; mais on apprend que Commode aimait en fait deux sœurs *en même temps*... On pourra citer d'autres exemples, mais on notera déjà que, partout où l'amour est frivole, les crises qui en proviennent perdent tout le sérieux.

Mais revenons encore à *Commode* de Th. Corneille où il y avait deux traits suivants qui auraient pu intéresser Racine :

1° pour *Andromaque* : la furieuse Marcia (Hermione) ordonne le régicide à son amant Électus (Oreste) qui obtiendrait sa main en cas de réussite ;

2° pour *Britannicus* : le tyrannique Commode (Néron) ordonne à Helvie (Junie), fille vertueuse et inconnue à la Cour, de l'épouser (Helvie disait : « Je n'ai pas de la Cour assez d'expérience » v. 33).

Mais si Racine avait consulté cette tragédie de Th. Corneille (ce qui nous paraît plus que probable), le résultat s'avère complètement différent : 1° la vengeance apparaît comme une seule solution possible pour une Hermione blessée (tandis que la glorieuse Marcia n'a que le seul dépit, *sur le point d'honneur*, d'avoir été refusée par Commode *qu'elle n'aime pas* en plus ; elle aime — elle dit aimer, du moins — le vertueux Électus et en est aimée) ; 2° la tyrannique sommation de Néron est toute sérieuse et horrible pour le jeune couple racinien (tandis que chez Thomas, Commode n'est qu'un monarque frivole).

Il en sera de même pour la tragédie de *Camma* (1661) du même auteur, où Hésione ordonne à Sostrate de tuer Sinorix qui l'a abandonnée (comme l'Hermione de Racine). Mais il se trouve qu'Hésione n'aime en réalité personne, donc il n'y a aucune hésitation, aucun drame chez elle contrairement à la princesse spartiate de Racine. On voit bien par là combien la sincérité ou l'*unité* de l'amour a pu contribuer à une action tragique forte et naturelle chez Racine qui évitait toujours la frivolité amoureuse, rédhibitoire dans la tragédie.

2. L'ingratitude de Pyrrhus

Nous allons voir maintenant si le premier chef-d'œuvre racinien, *Andromaque*, remplie d'extravagances amoureuses, réalisait pleinement ce type d'égalité amoureuse, l'intrigue étant essentiellement fondée sur l'ingratitude de ses personnages principaux. Examinons d'abord le prince épirote et voyons comment le poète nous présente son infidélité.

En partant de chez elle, Hermione ne soupçonnait point qu'un grand malheur l'attendait à Buthrote : Pyrrhus aimait ailleurs. Mais pour atténuer cette faute de Pyrrhus qui abandonne sa fiancée, Racine met en œuvre deux arguments fréquemment utilisés au théâtre classique qui sont à même de disculper un fautif, à savoir,

- 1) argument du *mariage imposé*, et
- 2) celui de *l'antériorité de l'amour*.

Pyrrhus a été fiancé à Hermione *par force*, et il aimait Andromaque *avant* Hermione :

Un autre vous dirait, que dans les champs Troyens
Nos deux Pères sans nous formèrent ces liens,
Et que *sans consulter ni mon cœur ni le vôtre,*
Nous fûmes *sans amour* engagés l'un à l'autre.
Mais c'est assez pour moi que je me sois soumis.
Par mes Ambassadeurs mon cœur vous fut promis.
Loin de les révoquer, je voulus y souscrire.
Je vous vis avec eux arriver en Épire.
Et quoique d'un autre œil l'éclat victorieux
Eût déjà prévenu le pouvoir de vos yeux ;
Je ne m'arrêtai point à cette ardeur nouvelle.
Je voulus m'obstiner à vous être fidèle.

Je vous reçus en Reine, et jusques à ce jour,
J'ai cru que mes serments me tiendraient lieu d'amour¹¹⁾.

D'abord pour voir combien ce procédé conventionnel du mariage imposé était au XVII^e siècle un argument commode pour faire naître le pathétique ou pour faire excuser les mal mariés (et les mal fiancés) qui veulent se délivrer de leur joug *injuste*, il suffira de se souvenir que Corneille, de ses premières comédies jusqu'à ses dernières tragédies, n'a cessé d'y recourir. G. Couton écrit : « Ce réalisme et ce pathétique [des amours contrariés qu'on trouve au début de la carrière de Corneille] n'ont pas épuisé leur vertu avec les comédies : ils retrouveront leur emploi dans les tragédies. [...] Dans *Théodore*, Marcelle deviendra meurtrière parce qu'un mariage prévu entre des enfants en bas âge n'aboutit pas : cette situation symbolise l'obstination si fréquente à conclure par force des mariages de convenance¹²⁾ ». Placide disait en effet dans la tragédie en question :

Dès lors on asservit jusques à mon enfance,
De Flavie avec moi on conclut l'alliance¹³⁾.

Et comme on le sait, le dernier héros de Corneille, Suréna, sera encore requis d'épouser la fille du roi, Mandane, qu'il n'aime point. Et n'oublions pas que, après Pyrrhus, Racine réutilisa cet argument du mariage imposé dans *Britannicus* ; quelque tyrannique ou monstrueux qu'il puisse apparaître, Néron vivait lui aussi une vie conjugale malheureuse parce que forcée :

Trop heureux si bientôt la faveur d'un divorce,
Me soulageait d'un joug qu'on m'imposa par force¹⁴⁾.

Néron pouvait donc n'avoir aucun « reste de tendresse » (v. 463) pour sa femme, *sans être un homme inconstant, blasé ou monstrueux*, parce qu'Octavie n'était point celle qu'il avait choisie.

Dans *Andromaque*, à ces fiançailles imposées de Pyrrhus, Racine ajoute un autre argument : l'antériorité de l'amour de Pyrrhus pour Andromaque (« Et quoique d'un autre œil l'éclat victorieux / Eût déjà *prévenu* le pouvoir de vos yeux » v. 1299-1300 ; le verbe *prévenir* signifie ici bien évidemment *précéder, devancer*). Il n'est sans doute pas inutile ici de se rappeler *La Généreuse Ingratitude* de Quinault (1654). Le héros de cette tragi-comédie, Zégry, est d'abord présenté comme un homme frivole et ingrat qui abandonne sa fiancée Zélinde, mais Quinault arrive à le réhabiliter très adroitement : Zégry aimait déjà une autre fille Fatime, lorsque sa famille a décidé le mariage entre lui et Zélinde :

*Avant qu'on eût encor conclu ce mariage,
Qui devait nous unir au sang d'Abencerage [famille de Zélinde],
Et d'une vieille haine éteindre enfin l'ardeur,
Fatime était déjà maîtresse de mon cœur ;
Et, pour me faire prendre une chaîne nouvelle,
Zélinde, qu'on m'offrait, n'était pas assez belle :
Je la vis, sans l'aimer, et sa faible beauté
N'ébranla point les fers où j'étais arrêté.
Pour elle j'essayai d'avoir quelque tendresse ;
Mais ses yeux, ou mon cœur eurent trop de faiblesse ;
Et si je lui rendis quelques soins apparents,
Ce ne fut qu'à dessein de plaire à mes parents.
Ainsi, Fatime a tort de me croire infidèle,
Puisque je n'eus jamais de l'amour que pour elle¹⁵⁾.*

Zégry s'efforce en vain d'aimer Zélinde, sa fiancée imposée par leurs familles, et finit par la délaissier, mais il a une excuse : il aimait *déjà* Fatime ; de même, Pyrrhus abandonne Hermione et tente vainement d'aimer sa fiancée imposée par leurs pères ; il s'excuse au nom de son amour pour Andromaque, né *avant* l'arrivée d'Hermione en Épire. Et en 1661, Th. Corneille utilisait dans *Camma* le même argument de l'antériorité de l'amour justifiant l'ingratitude amoureuse. Sinorix est fiancé à Hésione, fille du feu roi Sinatus, mais il aimait en fait *déjà* la reine Camma et veut rompre ses fiançailles. Sinorix expliquait son amour devant la reine en ces termes :

Si j'en formai [des vœux] pour elle [Hésione], on ne les vit paraître
Que quand mon cœur pour vous [Camma] n'osait se bien connaître,
Et que son zèle ardent par un adroit détour
Cédait à mon devoir les soins de mon amour.
Ce cœur en qui l'espoir n'aurait pu qu'être un crime
Ne vit qu'elle après vous digne de son estime,
Et pour ce triste hymen, mal instruit de mon feu,
Sinatus le pressant, je donnai mon aveu ;
Mais sitôt que sa mort laissant agir ma flamme,
Du secret de mes vœux eut dégagé mon âme,
Libres dans leur hommage, il leur fut assez doux
D'être encore en état de s'expliquer pour vous.
Ainsi ce qu'ils cachaient se fit bientôt connaître.
Je parus inconstant afin de ne pas l'être¹⁶⁾.

Longtemps avant qu'il soit fiancé à la fille du roi, Sinorix aimait *déjà* une autre femme, donc, pour être *fidèle* à son premier et véritable amour, Sinorix se voit obligé de trahir sa fiancée Hésione et d'apparaître comme un

inconstant (que Thomas fait exprimer par ce vers oxymorique : « Je parus inconstant [envers Hésione] afin de ne pas l'être [envers vous que j'aimais] » v. 194). Et comme dans la pièce de Quinault, les fiançailles ont été imposées par le feu roi (« Sinatus le pressant, je donnai mon aveu » v. 188).

Les contemporains de Racine étaient donc parfaitement habitués à ce type d'argument disculpant un amoureux *a priori* ingrat. Et rappelons-nous bien que dans le théâtre de Racine cette idée de l'antériorité de l'amour est toujours attachée à l'amour *légitime* d'un couple innocent : Junie et Britannicus s'aimaient *avant* le coup de foudre de Néron ; Atalide aimait Bajazet *bien avant* que Roxane se soit éprise de lui (« Avant que dans son cœur cette amour fût formée, / J'aimais, et je pouvais m'assurer d'être aimée » *Bajazet*, I, 4, v. 357-358)¹⁷⁾ ; et Xipharès rappelait à son confident : « que je vis, que j'aimai la Reine le premier, / Que mon Père ignorait jusqu'au nom de Monime, / Quand je conçus pour elle un amour légitime » (*Mithridate*, I, 1, v. 46-48), alors que son frère aîné Pharnace n'avait pas cette excuse de l'antériorité, puisqu'il était tombé amoureux de Monime *après* Mithridate : « Cette belle Monime / Qui du Roi notre Père attira tous les vœux, / Dont Pharnace après lui se déclare amoureux... » (*ibid.*, I, 1, v. 32-34)¹⁸⁾.

Et pourtant, l'antériorité amoureuse de Pyrrhus pour Andromaque ne laisse pas de poser un problème. Il est vrai que, comme le disent pertinemment R. C. Knight et H. T. Barnwell dans leur édition d'*Andromaque*, « certains [...] détails antérieurs à l'action de la tragédie [d'*Andromaque*] sont traités assez distraitemment¹⁹⁾ », mais il ne nous est pas indifférent d'essayer de reconstituer autant que possible ces faits antérieurs à l'action, et de savoir quand on a promis la main d'Hermione à Pyrrhus et quelle attitude il adoptait envers sa fiancée avant le lever du rideau.

L'égalité des mœurs dans l'*Andromaque* de Racine (Tomotani)

1. Les fiançailles entre Pyrrhus et Hermione.

« dans les champs Troyens / Nos deux Pères sans nous formèrent ces liens » (v. 1291-1292).

2. La mort d'Achille.

3. Il y a un an.

3. 1. La fin de la guerre de Troie. (Meurtre de Priam ; premier face à face entre Andromaque et Pyrrhus ; Andromaque attribuée à Pyrrhus).

« Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue » (v. 1010).

« Pourquoi d'un an entier l'avons-nous différée [la mort d'Astyanax] ? » (v. 207).

« Mon cœur, désespéré d'un an d'ingratitude » (v. 973).

3. 2. Le retour de Pyrrhus en Épire avec Andromaque.

3. 3. Pyrrhus envoie ses ambassadeurs à Sparte²⁰.

« Par mes Ambassadeurs mon cœur vous fut promis » (v. 1295).

3. 4. L'arrivée d'Hermione en Épire.

« Je vous vis avec eux arriver en Épire. » (v. 1298).

3. 5. Oreste se met à errer.

« Enfin, quand Ménélas disposa de sa Fille / En faveur de Pyrrhus, vengeur de sa Famille ; / Tu vis mon désespoir, et tu m'as vu depuis / Traîner de Mers en Mers ma chaîne et mes ennuis » (v. 41-43).

« Voilà depuis un an le seul soin qui m'anime. » (v. 501).

4. Il y a six mois. Pylade se sépare d'Oreste devant Mycènes (ou Épire).

« [...] après plus de six mois que je t'avais perdu » (v. 7).

5. Hermione fait appel à Ménélas.

6. Le retour d'Oreste en Grèce.

7. L'arrivée d'Oreste en Épire. (Début de la pièce d'*Andromaque*).

Tel est l'ordre chronologique des événements antérieurs que nous dégageons, tant bien que mal, à partir des informations contenues çà et là confusément dans la tragédie de Racine. Or, au v. 41-42, G. Forestier annote : « Après la mort d'Achille, les oracles avaient appris aux Grecs que Troie ne pourrait être prise (et, partant, qu'Hélène ne pourrait être rendue à Ménélas) que si Pyrrhus était parmi eux, et c'est lui qui tua le vieux Priam, « vengeant » ainsi sur le père l'affront fait par Pâris en enlevant Hélène²¹⁾ ». C'est à peu près la version de l'*Andromaque* d'Euripide (v. 966-977) où Oreste rappelait la « vilénie » de Ménélas qui, tout en ayant donné la main de sa fille à Oreste, avait promis le mariage à Pyrrhus à condition qu'il détruisît Troie²²⁾. Mais on observera que Racine n'a pas en fait suivi cette tradition pour son *Andromaque* ; c'est bien avant la mort d'Achille que le mariage a été conclu ; il est hors de doute que c'est Ménélas et Achille (« *Nos deux Pères* » v. 1292) qui ont noué ce lien matrimonial. Du coup, à la différence de Xipharès qui aimait déjà Monime avant qu'elle soit destinée à Mithridate, Pyrrhus est tombé amoureux d'Andromaque *après* ses fiançailles avec Hermione : lorsque la femme d'Hector fut tombée sous la main de Pyrrhus, celui-ci devait déjà épouser la princesse lacédémonienne. D'où la culpabilité morale indiscutable de Pyrrhus qui diffère d'avec Zégry de Quinault. Ainsi faudrait-il apparemment rejeter l'antériorité de l'amour chez Pyrrhus.

Mais à ce propos, il y a un vers très intéressant, et surtout, sa variante très importante. Pyrrhus disait à Hermione qu'ils avaient été fiancés « sans consulter ni *mon cœur* ni le vôtre » ; ce vers 1293 devient, à partir de l'édition de 1687 : « sans consulter ni *mon choix* ni le vôtre ». Par conséquent, Racine fait en sorte que nous puissions croire que *lorsque Achille et Ménélas concluaient le mariage entre Pyrrhus et Hermione, le « cœur » de Pyrrhus appartenait déjà à Andromaque, ou bien il avait déjà fait son « choix » sur Andromaque*. Pyrrhus dit en plus qu'il s'est soumis malgré lui à la décision de

son père (« Mais c'est assez pour moi que je me sois soumis » v. 1295). Dans ce cas-là, l'antériorité de l'amour de Pyrrhus pour Andromaque est pleinement recevable, et nous pouvons dire que ce changement apparemment anodin (« mon choix » au lieu de « mon cœur ») s'imposait naturellement à Racine : ce n'est plus malgré le « cœur » de Pyrrhus, mais malgré le « choix » *qui avait été déjà formé* de Pyrrhus qu'on lui a imposé Hermione. Pour adoucir l'infidélité de son héros, dans une pièce aussi passionnelle qu'*Andromaque*, ce petit détail introduisait une nuance des plus importantes.

Mais comme nous venons de le voir, cette version de Pyrrhus ne tient pas à l'examen. Il est clair que l'action se passe un an après la fin du siège de Troie (« Pourquoi d'un an entier l'avons-nous différée [la perte d'Astyanax] ? » ; « Mon cœur, désespéré d'un an d'ingratitude » v. 206, 973). Et Pyrrhus a rencontré Andromaque pour la première fois au moment du meurtre de Priam, mentionné dans le récit d'Andromaque : « Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue » (v. 1010). C'est-à-dire, il s'est mis à l'aimer au plus tôt il y a un an, *longtemps après la mort d'Achille son père*. Du coup, il ne pouvait absolument pas avoir déjà fait son « choix » sur Andromaque, lorsque Achille a décidé le mariage de son fils avec Hermione, à moins que, comme dans la très romanesque *Mort d'Achille* de Th. Corneille, Pyrrhus ne fût allé du vivant de son père au camp troyen pour être prisonnier des yeux d'Andromaque²³⁾. L'argument de l'antériorité amoureuse nous est ainsi sophistiquement présenté.

En outre, on ne sait pas très bien comment Pyrrhus traitait sa fiancée après son arrivée en Épire. Hermione et Pyrrhus proposent deux versions différentes. Selon Hermione, Pyrrhus lui était plutôt complaisant : « Me voyait-il de l'œil qu'il me voit aujourd'hui ? » (v. 463)²⁴⁾ ; mais Pyrrhus jure devant Andromaque qu'il n'a montré aucun signe d'amour à sa fiancée :

« Cependant ai-je pris quelque soin de lui plaire ? » (v. 349 ; dans ce cas-là, Pyrrhus est un autre Bajazet qui n'a jamais exprimé son amour pour Roxane). Il est difficile de trancher, mais il faudrait penser que Pyrrhus prenait au moins une attitude équivoque à l'égard d'Hermione ; selon le témoignage de Pylade : « Hermione elle-même a vu plus de cent fois / Cet Amant irrité revenir sous ses lois, / Et de ses vœux troublés lui rapportant l'hommage, / Soupirer à ses pieds moins d'amour, que de rage » (v. 115-118). Déçu par le refus de la Troyenne, Pyrrhus revenait donc « cent fois » auprès d'Hermione ; loin d'être sincère en lui signifiant la rupture, Pyrrhus nourrissait ainsi l'espoir dans le cœur d'Hermione (et là, Pyrrhus diffère de Bajazet qui a maintenu l'erreur de Roxane à seule fin de sauver la vie d'Atalide, tandis que Pyrrhus ne mentionne aucun danger sur Andromaque au cas où il aurait détrompé Hermione). Mais du moins, leurs entretiens ne semblent guère avoir été *tendres* : Pylade dit qu'auprès d'Hermione, Pyrrhus soupirait « de rage ». On doit donc dire que Racine relègue dans un passé obscur la véritable attitude de Pyrrhus envers Hermione, et faute de ces informations, on est toujours privé de ce qui se passait entre eux.

Mais ce qui est à retenir, c'est que, *dans la pièce*, Pyrrhus rencontre Hermione pour la première et dernière fois à la scène 5 de l'acte IV, et que Racine ne nous montre jamais sur la scène un Pyrrhus qui, de rage ou d'amour, revient et soupire auprès d'Hermione ; il faut remarquer également que dans cette ultime rencontre où Pyrrhus rappelle à Hermione qu'ils ont été engagés « sans amour » (v. 1294), *cette dernière ne conteste pas sur ce point* et ne parle pas de la tendresse que Pyrrhus aurait pu lui montrer : elle lui reproche seulement de vouloir « rompre un nœud si solennel » (v. 1319) et de ne pas « garder sa promesse » (v. 1322), c'est-à-dire, Hermione ne parle jamais de l'ingratitude *amoureuse* de Pyrrhus. En effet, Hermione n'éprouvait-elle pas au fond d'elle-même que Pyrrhus était innocent *en*

amour ? En ordonnant à Oreste d'assassiner Pyrrhus, elle disait :

Pyrrhus n'est pas coupable à ses yeux, comme aux miens²⁵⁾.

On peut voir par là qu'elle savait très bien, avant même la justification de Pyrrhus (IV, 5), que celui-ci n'était pas coupable parce qu'il n'était pas *un parjure en amour* ; sa promesse de mariage a été jurée par ses ambassades²⁶⁾. Pyrrhus n'a donc pas trahi son *amour*, mais simplement sa *parole*.

Aussi peut-on conclure que Racine réussit finalement, quoiqu'il y ait quelques à-coups, à établir l'égalité de Pyrrhus dans son amour pour Andromaque. Nous avons certes trouvé que l'argument de l'antériorité de l'amour pour Andromaque était un argument sophistiquement fabriqué, mais *au théâtre* où l'on n'a pas le temps de faire un examen minutieux, ce trait passerait parfaitement inaperçu. En recourant à la sophistique, Racine a sans doute voulu renforcer à tout prix l'innocence de Pyrrhus en amour, car, répétons-le, la frivolité du héros tue le tragique. Et c'est cet amour constant, contrarié et malheureux qui autorise à Pyrrhus ses extravagances et ses violences sans faire de lui ni un amant ridicule, ni un pur tyran.

La sincérité de l'amour malheureux s'avère ainsi un élément essentiel qui permet de conférer l'égalité des mœurs à ceux qui se démentent et s'égarent jusque dans le crime, et de les rehausser au rang des héros tragiques pitoyables. Oreste demande à Pylade : « Excuse un Malheureux, qui perd tout ce qu'il aime » (v. 801) ; manifestement, Racine nous invite à excuser Oreste en soulignant qu'il ne serait qu'un amoureux malheureux acculé à un crime, tout comme Pyrrhus qui était à plaindre selon cette parole de Pylade adressée à Oreste : « Il est peut-être à plaindre, autant que je vous plains » (v. 740). Ce vers, prononcé par un ami d'Oreste, prononcé donc par celui qui n'a point à défendre Pyrrhus, est d'une importance capitale ; le but de Racine

n'est pas de marquer clairement la culpabilité des amoureux extravagants fautifs, mais de dire que Pyrrhus, Oreste et Hermione sont tous également à plaindre. En tête d'*Attila* (pièce publiée presque au même moment que la première d'*Andromaque*), Corneille écrivait : « L'amour en est l'âme [de la scène française] pour l'ordinaire ; mais *l'amour dans le malheur n'excite que la pitié*²⁷⁾ ».

3. La veuve d'Hector et de Pyrrhus

La constance amoureuse de Pyrrhus étant ainsi vérifiée, analysons maintenant celle d'Andromaque qui est sans doute un personnage beaucoup plus délicat à aborder en ce qui concerne son égalité en amour.

On sait que le caractère de la Troyenne n'était point à l'abri de la critique. Par exemple, le « stratagème²⁸⁾ » d'Andromaque a été très souvent blâmé ; elle ferait preuve par là d'un « optimisme exagéré », selon J. D. Hubert, qui disait aussi : « les actions passées de l'infidèle Pyrrhus ne justifient guère une telle confiance : si Andromaque se tuait, le roi d'Épire serait capable d'oublier toutes ses promesses et, dans un accès de rage typique, livrer Astyanax aux Grecs²⁹⁾ ». Mais la remarque de G. Forestier nous permet de rejeter une telle interprétation, avec en même temps celle de Subligny : « Ce stratagème, Subligny le considère comme une « faute de jugement » faite par une « étourdie » qui fait trop confiance à Pyrrhus (*La Folle Querelle*, préface, p. 262 et I, 2, p. 266). Il va de soi que la faute de jugement est du côté de Subligny : depuis le début, Pyrrhus, « violent, mais sincère » (v. 1089), est présenté comme un homme de foi³⁰⁾ ». On ne peut absolument pas souscrire à J. D. Hubert ni à Subligny, mais il serait sans doute nécessaire de nuancer quelque peu cette appréciation de G. Forestier, parce que malgré tout Pyrrhus reste aux yeux d'Hermione un « Parjure » (v. 1370) qui ne sait pas garder sa foi, et qu'on a vu tous les revirements passionnels de Pyrrhus qui

dit épouser Hermione, mais qui ne pense qu'aux yeux d'Andromaque (II, 8-9) ; de ce point de vue, Pyrrhus pouvait apparaître comme un homme inconstant et insincère, loin d'être un homme de foi. Nous pensons donc que c'est justement pour cet aspect incohérent et infidèle de Pyrrhus que Racine avait besoin de faire dire à Andromaque qu'elle détenait le secret de l'*ethos* du roi d'Épire: « Je *sais* quel est Pyrrhus. Violent, *mais* sincère, / Céphise, il fera plus qu'il n'a promis de faire » (v. 1089-1090). Et pour confirmer cette évaluation de la Troyenne, Racine avait aussi besoin de peindre un Pyrrhus sincère *en acte*, devant Hermione envers laquelle il était effectivement infidèle (IV, 5) ; ainsi cette scène 5 de l'acte IV avait pour rôle d'attester la sincérité de Pyrrhus, qui se présente comme un parjure *malgré lui*, un fiancé *forcé* de la princesse lacédémonienne (c'est ce que nous avons vu à la section précédente), et de faire comprendre enfin aux spectateurs qu'Andromaque n'a pas eu tort de s'en remettre à Pyrrhus (donc son « innocent stratagème » ne peut paraître ridicule, ni irréfléchi).

Et la bonté humaine de Pyrrhus nous permettra encore de comprendre les larmes d'Andromaque versées sur sa mort ; elle disait à Hermione :

Je ne m'attendais pas que le Ciel en colère
Pût, sans perdre mon Fils, accroître *ma misère*,
Et gardât à mes yeux quelque spectacle encor,
Qui fit couler *mes pleurs pour un autre qu'Hector*.
Vous avez trouvé seule une sanglante voie
De *suspendre en mon cœur le souvenir de Troie*.
Plus barbare aujourd'hui qu'Achille et que son Fils,
Vous me faites pleurer mes plus grands Ennemis ;
Et ce que n'avaient pu promesse, ni menace,
*Pyrrhus de mon Hector semble avoir pris la place*³¹.

J. Lemaître disait, en citant ces vers supprimés : « aussitôt que Pyrrhus est mort à cause d'elle, Andromaque se met à l'aimer³²⁾ ». Nous savons bien que cette interprétation de l'amour d'Andromaque pour Pyrrhus n'est pas de nos jours généralement admise. G. Forestier dit : « Ces vers n'expriment pas un revirement des sentiments d'Andromaque : si elle verse des « pleurs pour un autre qu'Hector » (v. 1516), si Pyrrhus « semble avoir pris la place » de celui-ci, c'est en tant qu'époux défunt auquel elle doit désormais fidélité (même si elle l'a épousé contre son gré). C'est pourquoi elle s'est présentée comme « Princesse deux fois veuve », et c'est pourquoi elle continuera à se comporter comme telle, même lorsque Racine aura supprimé tout ce passage et ainsi empêché Andromaque de reparaitre en scène³³⁾ ». Et tel est aussi l'avis de R. C. Knight et H. T. Barnwell qui se sont référés à *La Mort de Cyrus* de Quinault (1659) où la reine Thomyris avait ordonné la vengeance d'un mari qu'elle n'aimait point ; de même que Thomyris, Andromaque vengerait son mari sans qu'elle l'aime nullement :

[...] le mariage entraîne des obligations qu'il convient de prendre au sérieux, sans tenir compte de circonstances atténuantes, et surtout sans consulter des inclinations personnelles.

Ce qui peut rebuter notre goût moderne ici, c'est de voir Racine renchérir, et pour en tirer si peu de parti affectif, sur le « sublime » à base de paradoxe qui avait si bien servi son vieux rival Corneille³⁴⁾.

Et R. C. Knight écrit encore : « Andromaque proclame seulement [...] que du moment que la cérémonie s'est accomplie, elle doit pleurer Pyrrhus comme son mari, devoir qu'elle déteste comme une infidélité envers Hector », et le passage supprimé est « d'un goût très contestable », et même « Racine nous semble s'écarter ici de la vérité humaine³⁵⁾ ».

Mais il convient justement de relire la pièce en question de Quinault qui a très certainement inspiré notre poète. On relèvera surtout ces deux ressemblances :

1° un ingrat (Odatirse, Pyrrhus) délaissant sa fiancée (Clidarice, Hermione) épouse une reine veuve (Thomyris, Andromaque) et est assassiné juste après le mariage ;

2° la reine deux fois veuve (Thomyris, Andromaque), fidèle à son devoir d'épouse, poursuit l'assassin (Cyrus, Oreste) de son mari (Odatirse, Pyrrhus) qu'elle disait tout le long de la pièce haïr³⁶ .

On retiendra pourtant cette différence essentielle : comme motif de la vengeance extraordinaire d'un mari détesté, Thomyris alléguait seulement sa gloire : « Nulle inclination pour lui [Odatirse] ne m'intéresse ; / Mais mon devoir fera ce qu'eût fait ma tendresse : / J'agirai seulement pour ma gloire aujourd'hui, / Et je ferai pour moi, ce que j'eus [*sic*] fait pour lui » (V, 2, v. 1393-1396), tandis qu'Andromaque ne mentionne jamais sa gloire dans la vengeance ; elle nous dit seulement que la mort de Pyrrhus est sa « misère » (v. 1514) et que cela lui fait « couler [l]es pleurs pour un autre qu'Hector » (v. 1516). Et il nous faut lire très attentivement cette déclaration : « Et ce que n'avaient pu promesse, ni menace, / Pyrrhus de mon Hector *semble* avoir pris la place » (v. 1521-1522). Quelle « place » Pyrrhus a-t-il prise ? en d'autres termes, quel est maintenant Pyrrhus pour Andromaque ? Elle dit bien : Pyrrhus « semble » avoir occupé la place d'Hector, il ne s'agit donc pas d'un *constat* que Pyrrhus a acquis le statut d'époux. D'une manière extrêmement discrète, Andromaque avoue que Pyrrhus semble être devenu, non pas un simple second mari, mais *un second Hector dont elle peut pleurer la mort*, c'est-à-dire, qu'elle éprouve désormais un certain attachement (pour ne pas dire l'amour) pour le fils d'Achille (sinon elle ne pleurerait pas).

Il nous paraît certain que Racine a conçu le dénouement d'*Andromaque* sur

ce « sublime à base de paradoxe » comme le disent R. C. Knight et H. T. Barnwell, mais il ne faut pas croire comme eux qu'il s'agissait là d'un simple goût cornélien mal digéré (et douteux, selon R. C. Knight) du jeune Racine, car ce type de dénouement inattendu était bel et bien euripidéen (*to thaumaston*, pour parler comme Aristote). Dans l'*Andromaque* d'Euripide, déjà au milieu de la pièce, il y a un effet de surprise : contre toute attente, les plus faibles (l'esclave Andromaque, l'enfant Molossos et le vieillard Pélée) triomphent des plus forts (la reine Hermione et le roi Ménélas) ; et à la fin de la pièce, contre toute attente, par l'intervention de la Thétis *ex machina*, la dynastie troyenne est rétablie, le vieillard affligé devient dieu³⁷⁾. C'est donc sur ce triomphe inattendu des vaincus chez Euripide que Racine a greffé le schéma tout aussi surprenant de Quinault : Thomyris n'aimait point Odatirse, mais devenue femme de celui-ci, elle exige sa vengeance sur l'auteur de l'assassinat, c'est-à-dire sur Cyrus qu'elle aime. Simplement, Racine était un auteur plus *naturel* que Quinault, et a tenu à améliorer en motivant la vengeance imprévue de la reine : Andromaque peut ordonner la vengeance de Pyrrhus d'autant plus vraisemblablement qu'elle était capable d'éprouver un certain sentiment pour Pyrrhus et que celui-ci était un monarque « violent, mais sincère », donc suffisamment *aimable*.

Mais encore, gardons-nous de dire comme D. Mornet et R. C. Knight, que le revirement de Thomyris était absurde³⁸⁾ ; bien au contraire, Quinault prenait soin de ne pas rendre Thomyris invraisemblable. Si, au début de l'acte V, elle veut venger la mort d'Odatirse, elle croit à ce moment-là que l'auteur de l'assassinat est Clodamante ; et dès qu'elle a appris que c'était Cyrus qui avait tué son mari, elle hésite, et on la voit sur le point de renoncer à son projet, et finalement c'est la demande de tout le camp révolté qui oblige Thomyris à faire mourir Cyrus (*l'unanimité des soldats contre un héros* (ou une héroïne) nous fera naturellement penser à l'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide).

De plus, bien que Thomyris dise n'avoir aucune inclination pour Odatirse, Quinault suggérerait furtivement qu'elle était susceptible d'être émue de la sincérité d'Odatirse qui s'offre une fois au poignard de la reine (il préfère la mort à la haine de Thomyris : « Disposez de mon sort, il est entre vos mains » IV, 6, v. 1244). Mais Quinault, plus habile qu'on le croit, n'a fait qu'esquisser cette sympathie de la part de Thomyris pour un traître repent, car elle est amoureuse de Cyrus : Thomyris ne pouvait pas aimer deux personnes à la fois, sans rendre *La Mort de Cyrus* une pure comédie. Et dans *Andromaque*, on peut relever plusieurs éléments qui peuvent permettre à Andromaque de chérir Pyrrhus sans choquer la bienséance ; Pyrrhus n'est pas encore marié (contrairement à Euripide), il veut bien protéger Astyanax et sa mère, il veut même faire renaître Troie (à l'inverse de toutes les traditions gréco-latines), et enfin, même si Andromaque aime Pyrrhus, elle n'aimera pas *de facto* deux personnes à la fois puisque Hector est mort il y a un an.

De surcroît, tout inattendue que puisse apparaître cette tendresse d'Andromaque pour Pyrrhus, on peut dire qu'un tel revirement des sentiments correspondait bien à un thème familier à Racine, déjà exprimé dans *La Thébaine* : la fascination des malheureux. Par un récit incomplet d'Olympe relatant le combat entre Étéocle et Polynice, Antigone apprend d'abord que Polynice en est sorti vainqueur en tuant Étéocle, et aussitôt, la sœur abandonne sa préférence pour Polynice :

Il est vrai je l'aimais [Polynice] d'une amitié sincère,
Je l'aimais beaucoup plus que je n'aimais son Frère [Étéocle],
Et ce qui le rendait agréable à mes yeux,
Il était vertueux, Olympe, et *malheureux*.
Mais hélas ! ce n'est plus ce cœur si magnanime,

Et c'est un criminel qu'a couronné son crime,
 Son Frère plus que lui commence à me toucher,
 Devenant *malheureux*, il m'est devenu cher³⁹⁾.

Antigone préférait Polynice à Étéocle parce que le premier était « vertueux » et « malheureux » (v. 1408) ; et maintenant, elle préfère à un Polynice « criminel » et heureux (« couronné » v. 1410) un Étéocle « malheureux » (v. 1412). On lira encore dans la préface d'*Alexandre* : « Porus a peut-être quelque chose qui intéresse davantage, parce qu'il est dans le malheur⁴⁰⁾ ». Dans *La Thébàide*, à l'aide de ce faux rapport qui est très probablement empruntée à *Horace* de Corneille⁴¹⁾, il est clair que Racine a voulu mettre un effet de suspense en retardant le dénouement (chez Rotrou par exemple, Antigone était tout de suite informée de la double mort de ses frères : « ANTIGONE : Étéocle est donc mort ? HÉMON : Et Polynice aussi » *Antigone*, III, 2, v. 690). On ne pourrait certes pas dire que, par rapport à la tragédie de Corneille, cette erreur du protagoniste dans *La Thébàide* soit très heureuse — elle est d'ailleurs très courte —, encore doit-on reconnaître que, pour Racine, il importait de faire croire un moment à Antigone la victoire éphémère de Polynice, parce que cela lui permettait de ménager un autre *pathos* inconnu dans un sujet trop célèbre. Si Olympe avait raconté que les deux frères étaient morts en même temps ou que Polynice était tué par Étéocle, Antigone n'aurait pas lieu d'exprimer cette variation sur le thème de la fascination des malheureux : le surprenant consiste à dire que même pour celui qui n'était pas tant aimé (Étéocle), le malheur peut donner une grande pitié *inattendue*. De la même manière, on peut suggérer qu'Andromaque est *fascinée* par le malheur de Pyrrhus assassiné à ses yeux, en abandonnant ses ressentiments du passé (elle dit que la mort de Pyrrhus lui a fait « *suspendre en [s]on cœur le souvenir de Troie* » v. 1518).

Il est toujours hasardeux de prétendre saisir la vérité psychologique d'un personnage fictif ; mais dans le cas d'Andromaque, tout nous porte à croire que dans l'édition originale, Racine voulait, par les larmes d'Andromaque pour Pyrrhus, parachever vraisemblablement l'effet de surprise contenu déjà dans l'*Andromaque* euripidéenne et dans *La Mort de Cyrus* de Quinault ; la veuve d'Hector, consciente de l'anéantissement définitif de sa patrie, aura tout au dénouement (c'est le schéma d'Euripide) ; la veuve d'Hector, qui ne devait absolument pas aimer Pyrrhus, ordonne la vengeance de ce dernier (c'est le schéma de Quinault) ; mais dans l'*Andromaque* de Racine, c'est de plus une vengeance surprenante et *tragique* (et non pas glorieuse), car la reine troyenne éprouve une « misère » jusqu'alors insoupçonnée par elle-même : elle est affligée de la mort de son ennemi (« *Je ne m'attendais pas que le Ciel en colère / Pût, sans perdre mon Fils, accroître ma misère* » (v. 1513-1514), et se sent devenue une veuve infidèle à son premier mari (« Pyrrhus de [s]on Hector semble avoir pris la place » v. 1522). Résumons donc ici le tragique de l'Andromaque « deux fois Veuve » (v. 1506) : pour Andromaque, le deuxième veuvage était aussi douloureux que le premier, parce que c'était une amère occasion de découvrir qu'elle a pu oublier, ne serait-ce qu'un moment, son cher Hector, et qu'elle a accompli malgré elle, en pleurant sur Pyrrhus, ce qu'elle redoutait le plus : devenir « complice de ses crimes » (v. 1013), ce qui était impossible, redisons-le, si la veuve ne ressentait aucune tendresse pour son second mari « violent, mais sincère⁴²⁾ ».

Mais ce qui complique encore les choses, c'est que Racine a fini par appliquer à Andromaque, ainsi qu'à Pyrrhus, une qualification double : Andromaque est à la fois fidèle et infidèle à Hector. On peut l'appeler infidèle, car la veuve d'Hector oublie sa mémoire, en pleurant « pour un autre qu'Hector » (v. 1516) et en ordonnant la vengeance de son second mari à qui elle est désormais fidèle. Mais on peut toujours la considérer comme la veuve

fidèle d'Hector, car la fidélité à Pyrrhus ne semble pas annuler la fidélité au premier mari. Pylade relatait :

Aux ordres d'Andromaque ici tout est soumis,
Ils la traitent en Reine⁴³⁾, et nous comme Ennemis.
Andromaque elle-même à Pyrrhus si rebelle,
Lui rend tous les devoirs d'une Veuve fidèle,
Commande qu'on le venge. Et peut-être qu'encor
Elle poursuit sur nous la vengeance d'Hector⁴⁴⁾.

En poursuivant Oreste et ses acolytes, Andromaque venge à la fois Pyrrhus et Hector, elle leur est donc également fidèle. Mais à tout bien considérer, une telle fidélité aux *deux* maris est quelque peu suspecte : la fidélité conjugale peut-elle être partagée ? et ce, même si le premier mari est déjà mort, car l'Andromaque de Racine nous apparaissait, de bout en bout, comme une veuve fidèle parfaite : son amour pour Hector vit au-delà de la mort. La première version d'*Andromaque* présentait ainsi une image morale assez troublante de la veuve d'Hector. Sa bonté des mœurs est certes toujours intacte : elle n'a fait que subir son sort, tout lui a été imposé. Mais Andromaque ne représente pas du tout, au dénouement, ce qu'on veut lui voir communément : l'éternité de l'amour conjugal.

D'où, croyons-nous, la suppression de la réapparition d'Andromaque en V, 3, à partir de la seconde édition de 1673 (l'édition originale est publiée en 1668), afin de diminuer cette impression embarrassante de la *double* fidélité d'Andromaque. Entre 1668 et 1673, on doit supposer qu'il y a eu un changement de la conception de ce personnage. À notre avis, Andromaque était le seul personnage racinien qui pût sembler aimer *deux personnes à la fois* (Hector et Pyrrhus). À l'origine, Racine a jugé nécessaire de représenter

les larmes d'Andromaque versés pour Pyrrhus — par amour, ou par pitié seulement —, et pour rendre vraisemblable le dénouement surprenant de *La Mort de Cyrus*, et pour rendre plus pathétique la mort de Pyrrhus (qui meurt sans savoir ce bonheur inespéré de ne plus être haï par elle). Mais sans doute Racine s'est-il aperçu plus tard que si Andromaque donnait l'impression d'aimer Pyrrhus, elle se rapprocherait quelque peu des personnages du théâtre romanesque d'un Th. Corneille dont la frivolité des amoureux démolissait tout le tragique. Quoique la psychologie des personnages raciniens soit épaisse, complexe ou profonde, la contradiction ou la double face ne concerne jamais leur amour : partout, ils n'aiment qu'une seule personne, et ce, pour toujours. Du coup, s'imposait à Racine cette suppression des larmes de la Troyenne pour Pyrrhus (V, 3) : en effaçant cette trace qui risquait de détruire l'égalité des mœurs d'Andromaque *en amour*, Racine a pu la respecter, mais encore par la même occasion, il a pu recouvrer le trait traditionnel (la *fama* sénéquienne) de la reine troyenne : veuve fidèle d'Hector ; mais cela, au prix de laisser ambiguë la raison pour laquelle Andromaque est si dévouée à Pyrrhus jusqu'à « lui rend[re] tous les devoirs d'une Veuve fidèle » et à « commande[r] qu'on le venge ». Dans cette Andromaque de la seconde version donc, on a voulu détecter la « gloire » d'une âme noble, en l'identifiant avec la glorieuse Thomyris de Quinault⁴⁵⁾ ; mais nous préférons la « bizarrerie délicate⁴⁶⁾ » (Fontenelle) du cœur de la première Andromaque qui, tout en étant ambiguë sur le plan de la fidélité à Hector, nous montrait le pathétique tout naturel d'une veuve perdant *maintenant* celui qu'elle a chéri, et qui, par là même, était véritablement le rôle titre de cette tragédie.

* * * * *

Andromaque nous apparaît de la sorte comme une pièce singulière et véritablement remarquable dans la carrière dramatique de Racine. Très certainement, la règle de l'égalité des mœurs était pour Racine une des plus évidentes ; partout, les personnages raciniens demeurent les mêmes dans leur amour, et dans *Andromaque*, c'est effectivement un amour *égal* qui assure la cohérence d'un Pyrrhus infidèle et inconstant qui sans cela n'aurait été qu'un méchant frivole, indigne de pitié. Mais on peut tenir pour assuré que Racine, avec la reine troyenne de la première version, a osé sacrifier cette règle de la constance. *Andromaque* n'est point *également inégale* parce qu'elle n'est pas un personnage de bout en bout inconstant. *Andromaque* n'est pas non plus *inégalement égale* parce que son attachement pour Pyrrhus n'était point tangible au début de la pièce. Tout comme la généreuse décision finale d'Iphigénie dans la tragédie euripidienne, les larmes d'*Andromaque* pour Pyrrhus étaient *imprévisibles*.

Mais par le même occasion, cette infraction exceptionnelle d'*Andromaque* dans le théâtre de Racine nous fera penser à la complexité des règles théâtrales et à la nécessité où se trouvait un poète classique de les trahir quelque peu. Si Racine a dû passer outre à la règle de l'égalité des mœurs chez *Andromaque*, c'était au profit de l'effet de surprise qui était bel et bien une exigence aristotélicienne (ainsi que la constance), et c'était en plus pour rendre, sur le plan psychologique, cet effet de surprise beaucoup plus vraisemblable (il va sans dire que la vraisemblance était la clef de voûte même de la poétique classique depuis Aristote). En se référant aux modèles grec (Euripide) et français (Quinault), Racine a voulu créer une autre *Andromaque* moderne, vraisemblable et pathétique : il a mis une nouveauté inouïe (*Andromaque* affectionnant Pyrrhus), a rendu vraisemblable la vengeance finale (*Andromaque* vengeant celui qu'elle chérit) et a inventé un pathétique de plus (*Andromaque* attendrie par la mort de Pyrrhus). Et tout

cela n'était possible *vraisemblablement* qu'avec l'inégalité des mœurs chez Andromaque.

Il serait certes difficile d'admettre qu'au dénouement d'*Andromaque* la Troyenne aime Pyrrhus d'amour ; et il faudrait sans doute dire que Racine n'a pas eu tort de supprimer la réapparition d'Andromaque parce que cela a rétabli la cohérence du caractère de la veuve fidèle d'Hector. Mais du moins, on peut dire qu'en devenant *égale*, l'héroïne éponyme a certainement perdu de son pathétique, et est devenue un personnage un peu *à part* et un tant soit peu *glacé*, si l'on peut dire, parmi les extravagants amoureux qui, eux, se sont placés maintenant au centre de la pièce.

Retenons, pour finir, ce que la seconde Andromaque a définitivement perdu en restant en coulisse, à l'aide de ce précepte horatien : « *Vt ridentibus adrident, ita flentibus adsunt / humani uoltus* (L'homme rit en voyant rire, pleure en voyant pleurer)⁴⁷⁾ ». Devant la première Andromaque qui souffrait et pleurait sur scène — ou plus précisément, devant son *langage* de la douleur —, on était donc, beaucoup plus, *à ses côtés* (*adsunt*).

(Notes)

- 1) Aristote, *Poétique*, chap. 15, éd. R. Dupont-Roc et J. Lallot, Seuil, 1980, p. 85.
- 2) A. Dacier, *La Poétique d'Aristote traduite en français avec des remarques sur tout l'ouvrage*, Claude Barbin, 1692 ; Hildesheim, Georg Olms, 1976, p. 242-243. Nous précisons que nous modernisons l'orthographe de toutes nos citations.
- 3) Racine, *Principes de la tragédie en marge de la Poétique d'Aristote*, éd. E. Vinaver, Nizet, 1944, p. 28-29. Dans l'édition Vinaver, les mots ajoutés par Racine sont mis en italique, les contresens sont marqués par le signe † et les amplifications stylistiques acceptables sont entre demi-crochets (remplacés ici par des crochets).
- 4) Et dans la traduction de J. Hardy (Aristote, *Poétique*, éd. J. Hardy, Les Belles Lettres, 1995 [1932], p. 51).
- 5) Heinsius, *De Tragoediae constitutione*, chap. XIV, Leyde, Jean Baudouin, 1611 ; Hildesheim, Georg Olms, 1976, p. 174 ; Corneille, *Discours du poème dramatique*, in *O. C.*, t. III, éd. G. Couton, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1987, p. 133. Désormais

l'abréviation *O. C.* désignera les *Œuvres complètes* dans la collection de la Bibliothèque de la Pléiade. Pour Heinsius, on peut consulter la traduction d'A. Duprat (*La Constitution de la tragédie, dite La Poétique d'Heinsius*, Genève, Droz, 2001 [édition de 1643]), mais il sera difficile de relever cette similitude lexicale chez Heinsius, Corneille et Racine dans sa traduction où « *inaequaliter aequalem* » est « cohérent dans son incohérence » (p. 270 et 271).

- 6) Heinsius, *op. cit.*, p. 174. C'est à partir de ce texte d'Heinsius que G. Forestier a défini la double face caractérologique des héros raciniens : « le propre de la passion amoureuse étant sa nature irrésistible, elle joue le même rôle que la folie d'Ajax ; elle autorise une rupture temporaire dans la constance du caractère. Ainsi Pyrrhus peut-il être alternativement généreux et inexorable, donc inconstant, au rythme des égarements de la passion » (G. Forestier, Introduction générale de son édition de Racine, *O. C.*, t. I, 1999, p. XXXIII ; nous citerons désormais les textes de Racine dans cette édition). En tout cas, G. Forestier rejoint par là l'abbé Batteux : « Les Mœurs seront *égales*, si elles se soutiennent partout dans le même fond de couleur ; si elles ne passent pas d'un genre à un autre genre. Souvent dans les gradations les poètes passent les limites. Cependant ils ne le peuvent tout au plus que *dans les accès violents des passions, où les plus sages oublient leurs mœurs et sortent de leur caractère* » (Ch. Batteux, *Traité de la poésie épique*, in *Principes de la littérature*, 5^e édition, Saillant et Nyon, Veuve Desaint, 1774, t. II, p. 309 ; Slatkine Reprints, 1967, p. 183 ; nous soulignons).
- 7) Corneille, *op. cit.*, p. 133 ; nous soulignons. Ici Corneille se réfère aussi au précepte horatien : « *seruetur ad imum / qualis ab incepto processerit et sibi constet* (qu'il demeure jusqu'au bout tel qu'il s'est montré dès le début et reste d'accord avec lui-même) » (Horace, *De Arte poetica*, éd. Fr. Villeneuve, Les Belles Lettres, 1934, v. 126-127).
- 8) Sur cet aspect des choses, nous nous permettons de renvoyer à nos articles précédents ; à propos de la sincérité de l'amour néronien, « L'amour de Néron dans *Britannicus* » *Études françaises*, n° 10, Univ. Waseda, Tokyo, 2003, p. 80-94 ; et à propos du rapport entre l'égalité des mœurs et les inconséquences des amoureux, « Les extravagances amoureuses dans *Andromaque* », *Essays and Studies*, vol. 54, n° 4, Univ. Kansai, Osaka, 2005, p. 203-242. C'est dans ce dernier que nous avons déjà parlé d'Hermione qui ne sera pas traitée ici.
- 9) Stendhal, *Racine et Shakspeare*, chap. III, éd. H. Martineau, Le Divan, 1928, p. 47.
- 10) Notons au passage que Scudéry prête à Tiridate les stances (IV, 2) où il hésite entre la raison et l'amour (ce qui était parfaitement conventionnel) ; mais ce morceau *lyrique* aboutit à la décision du viol, et même, à l'éloge du viol : « D'un fort bien défendu la prise en est plus belle, / [...] / Et toujours la pudeur se plaît d'être forcée / [...] / Telle pleure

L'égalité des mœurs dans l'*Andromaque* de Racine (Tomotani)

- d'ennui qui pleurera d'amour » (v. 1116, 1120, 1122). Malgré Sarasin (*Discours de la tragédie ou remarques sur l'Amour tyrannique de Monsieur de Scudéry par M. de Sillac d'Arbois* (préface à *L'Amour tyrannique* de Scudéry en 1639), in *Œuvres de J.-Fr. Sarasin*, éd. P. Festugière, t. II, Champion, 1926), *L'Amour tyrannique* est décidément une tragi-comédie peu défendable.
- 11) Racine, *Andromaque*, IV, 5, v. 1291-1304 ; nous soulignons.
- 12) G. Couton, *Corneille*, Hatier, 1958, p. 29-30. Il cite également *Rodogune*, *Polyeucte*.
- 13) Corneille, *Théodore, vierge et martyr* (1646), I, 1, v. 43-44. Cf. « les funestes désespoirs de Marcelle et de Flavie, bien que l'une ni l'autre ne fasse de pitié, sont encore plus capables de purger l'opiniâtreté à faire des mariages par force, et à ne se point départir du projet qu'on en fait par un accommodement de famille entre des enfants, dont les volontés ne s'y conforment point, quand ils sont venus en âge de l'exécuter » (*Théodore*, « Examen », O. C., t. II, p. 272 ; nous soulignons).
- 14) Racine, *Britannicus*, II, 2, v. 467-468 ; nous soulignons. Avant d'écrire *Andromaque*, Racine connaissait sûrement une autre façon de légitimer la répudiation : adultère de la femme. C'est ce qu'on peut trouver dans *La Troade* de Sallebray (1640) dont Agamemnon pouvait courtiser Cassandre sans crime, parce qu'il savait l'infidélité de Clytemnestre ; le roi des rois disait donc à la princesse troyenne : « Hé bien m'accusez-vous encor de lâcheté / Préférant vos attraits à l'impudicité [de Clytemnestre] ? / Puis-je pas justement répudier ma femme ? » (II, 1, v. 453-455). Mais Racine s'abstenait bien de faire son Hermione amoureuse d'Oreste pour si peu que ce soit ; redisons-le bien : la frivolité amoureuse est étrangère aux personnages de Racine.
- 15) Quinault, *La Généreuse Ingratitude* (1654), IV, 2, v. 1013-1026 ; nous soulignons. Notons toutefois que le passage que nous citons ici n'a aucune gravité tragique ; Zégry professe son amour pour Fatime justement devant sa fiancée Zélinde (qui s'est déguisée en homme), et il l'outrage sans le savoir en parlant de son peu de charme. Si, donc, tragique il y a, ce serait un tragique marivaudesque.
- 16) Th. Corneille, *Camma, reine de Galatie* (1661), I, 2, v. 181-194.
- 17) Et Bajazet s'excusera devant Roxane exactement comme Pyrrhus devant Hermione : « J'aime, je le confesse. Et devant qu'à ma vue / Prévenant mon espoir vous fussiez apparue, / Déjà plein d'un amour dès l'enfance formé / À tout autre désir mon cœur était fermé » (*Bajazet*, V, 4, v. 1497-1500). Et comme si cela ne suffisait pas, Racine fait venir Atalide devant Roxane pour qu'elle répète encore cette idée : « Je l'aimai dès l'enfance. Et dès ce temps, Madame, / J'avais par mille soins su prévenir son âme. / La Sultane sa Mère ignorant l'avenir, / Hélas, pour son malheur ! se plut à nous unir. / Vous l'aimâtes depuis. » (V, 6, v. 1589-1593). Notons aussi que cette antériorité de l'amour n'existait pas dans la nouvelle de Segrais, où l'amour de Bajazet et de Floridon

- était né *après* celui entre Bajazet et la sultane, ce qui faisait du héros un homme purement inconstant (Segrais, *Les Nouvelles françaises*, nouvelle sixième, « Floridon », éd. R. Guichemerre, t. II, S.T.F.M., 1992, p. 501 *sq.*).
- 18) Racine insiste là-dessus en faisant répéter cette donnée à Xipharès qui dit encore à Monime : « Si le temps peut donner quelque droit légitime, / Faut-il vous dire ici que le premier de tous / Je vous vis, je formai le dessein d'être à vous, / Quand vos charmes naissants, inconnus à mon Père, / N'avaient encor paru qu'aux yeux de votre Mère ? » (*Mithridate*, I, 2, v. 192-196). Cf. « la perfection de Xipharès impliquait une nouvelle contrainte — il ne pouvait pas aimer délibérément la même femme que son père — et [...] il existait une réponse classique à cette contrainte, dont *Britannicus* et *Bajazet* offraient des variantes : imaginer, entre Xipharès et Monime, un amour antérieur à l'amour conçu par Mithridate, amour secret que seule une occasion particulière pouvait permettre aux amants de s'avouer » (G. Forestier, Notice de *Mithridate*, O. C., t. I, p. 1533). On a encore un autre exemple de cet argument dans une comédie de Molière où le père et le fils aiment la même femme : « HARPAGON : Comment, pendard ? tu as l'audace d'aller sur mes brisées ? CLÉANTE : C'est vous qui allez sur les miennes ; et je suis le premier en date » (Molière, *L'Avare* (1669), IV, 3, O. C., t. II, p. 564).
- 19) Note de R. C. Knight et H. T. Barnwell, dans leur édition critique d'*Andromaque*, Droz, 1977, p. 143.
- 20) L'ordre de 3.2 et 3.3 n'est pas clair. Mais nous pensons que *vraisemblablement* Pyrrhus devrait envoyer ses ambassadeurs à partir de son pays (plutôt que du champ troyen).
- 21) Note de G. Forestier, O. C., t. I, p. 1349-1350 ; n. 3, p. 200.
- 22) Euripide, *Andromaque*, v. 966-970, éd. L. Méridier, Les Belles Lettres, 1927 ; 2^e éd. revue et corrigée par Fr. Jouan, 1997. Et au début de la pièce grecque, Andromaque nous apprend qu'Hermione est venue chez Pyrrhus après la naissance de Molossos (v. 26 *sq.*).
- 23) Dans *La Mort d'Achille* de Th. Corneille (1674), Pyrrhus est amoureux de Polyxène. Pour rendre possible cet amour inconnu de toute l'Antiquité, Thomas a inventé cet épisode : Pyrrhus fut une fois capturé par Hector (« pris par Hector son frère » I, 1, v. 73), et à ce moment-là il vit Polyxène qui le fit « D'un Prisonnier de guerre, un Prisonnier d'amour » (v. 76). Et Priam, en pensant éviter la destruction de sa cité, libéra Pyrrhus, son éventuel gendre, sans rançon (v. 83-87).
- 24) Cf. « Pyrrhus semblera dire [v. 1298 *sq.*] qu'il n'avait vu Hermione que longtemps après les fiançailles et lorsqu'il aimait déjà Andromaque. [...] S'il faut choisir entre les deux versions, c'est sans doute Hermione qui ment, ou se trompe elle-même » (Note de R. C. Knight et H. T. Barnwell, éd. cit., p. 164). Chr. Delmas critique ce mensonge

L'égalité des mœurs dans l'*Andromaque* de Racine (Tomotani)

supposé d'Hermione en ces termes : « Pyrrhus semble omettre en IV, 5, parmi les actes officiels du projet d'union [v. 1291-1304], une rencontre avec Hermione sur le chemin de retour de Troie, que celle-ci mentionne en II, 1, v. 456 *sq.* À moins d'une inadvertance de Racine, un mensonge ou une erreur d'Hermione sont peu probables, malgré l'opinion contraire de R. C. Knight et H. T. Barnwell, éd. cit., p. 164, qui relèvent la difficulté : en effet, il s'agit à cette place d'un élément d'information faisant partie des données de l'exposition, trop public pour être inventé en présence d'un témoin, et relatif à une matière trop chère pour qu'une erreur de fait soit possible » (« Sur *Andromaque*, IV, 5 », in *Mythologie et mythe dans le théâtre français (1650-1676)*, Genève, Droz, 1985, p. 218, n. 11). À notre avis, les trois critiques se trompent également, en croyant que Pyrrhus et Hermione se sont rencontrés avant l'arrivée d'Hermione à Épire (dans le texte de Racine, « une rencontre [de Pyrrhus] avec Hermione sur le chemin de retour de Troie » selon Chr. Delmas est introuvable). Il n'en reste pas moins que les attitudes de Pyrrhus envers Hermione sont extrêmement ambiguës.

- 25) Racine, *Andromaque*, IV, 4, v. 1267. Oreste vient de dire à Hermione que les « crimes » de Pyrrhus sont « gravés trop avant » « dans [s]on âme » (v. 1182), puisque Hermione lui montrait trop de « bontés » (v. 1181). Mais Oreste sait bien qu'on ne peut pas assassiner un roi légitime quoiqu'il soit parjure. Donc à ses yeux, et au fond de son cœur, Pyrrhus n'est pas coupable, ne mérite pas d'être assassiné pour une si légère affaire passionnelle.
- 26) Il est significatif que le retour de Pyrrhus auprès d'Hermione ait été annoncé par Oreste et par quelqu'un que Racine ne nomme pas (« ORESTE : Hé bien ? Mes soins vous ont rendu votre Conquête. / J'ai vu Pyrrhus, Madame, et votre hymen s'apprête. HERMIONE : *On le dit.* Et de plus, *on vient de m'assurer,* / Que vous ne me cherchiez que pour m'y préparer » III, 2, v. 809-812).
- 27) Corneille, *Attila*, Avis au lecteur, O. C., t. III, p. 642. L'achevé d'imprimer d'*Attila* est du 20 novembre 1667 ; *Andromaque* a été représentée pour la première fois le 17 novembre 1667.
- 28) « Je vais en recevant sa foi sur les Autels, / L'engager à mon Fils par des nœuds immortels. / Mais aussitôt ma main, à moi seule funeste, / D'une infidèle vie abrègera le reste, / Et sauvant ma vertu, rendra ce que je dois, / À Pyrrhus, à mon Fils, à mon Époux, à moi. / Voilà de mon amour l'innocent stratagème » (Racine, *Andromaque*, V, 1, v. 1095-1101).
- 29) J. D. Hubert, *Essai d'exégèse racinienne*, Nizet, 1956, p. 82.
- 30) Note de G. Forestier, O. C., t. I, p. 1362 ; n. 1, p. 237.
- 31) Racine, *Andromaque*, V, 3, v. 1513-1522 ; nous soulignons.
- 32) J. Lemaître, *Jean Racine*, Calmann-Lévy, s. d. [1908], p. 144. Ph. Butler était du même

- avis : « Pyrrhus mort, Andromaque enfin se rendait et lui accordait l'amour qu'elle lui avait refusé vivant. C'était donc bien sa gloire, et non sa haine, qui l'empêchait de se donner, elle, veuve d'Hector, au fils d'Achille. Sa fidélité et sa haine même étaient au premier chef un devoir exigé par l'honneur. Ce dénouement auquel Racine avait d'abord songé, s'il est infidèle à sa propre création, était plus conforme à la convention littéraire et psychologique ; il correspondait à ce que le public attendait obscurément de son poète ; il prolongeait la pièce dans le sens où l'entendaient une grande partie des spectateurs » (*Classicisme et baroque dans l'œuvre de Racine*, Nizet, 1959, p. 145-146). Enfin, la fameuse « conversion » d'Andromaque selon R. Barthes rejoignait ces critiques (*Sur Racine*, Seuil, 1963 ; rééd. coll. « Points », 1979, p. 80).
- 33) Note de G. Forestier, *O. C.*, t. I, p. 1367 ; n. 1, p. 251. Et R. Picard notait dans son ancienne édition : « *Pyrrhus de mon Hector semble avoir pris la place [...]* a fait croire à une Andromaque amoureuse de Pyrrhus. Il n'en est rien. Il s'agit là d'une réaction de pitié de la part d'Andromaque, et Racine, attentif à maintenir la dureté inflexible du drame, l'a supprimée » (Note de R. Picard, *O. C.*, t. I, éd. Picard, p. 1089 ; n. 1, p. 296).
- 34) R. C. Knight et H. T. Barnwell, Introduction d'*Andromaque*, éd. cit., p. 32-33.
- 35) R. C. Knight, *Racine et la Grèce*, Boivin, 1950 ; rééd., Nizet, 1974, p. 274.
- 36) À cela s'ajoute encore que c'est le roi assassiné qui écarte lui-même ses gardes pour faciliter le régicide. En IV, 4 de *La Mort de Cyrus*, la princesse délaissée, Clidarice, dit qu'elle a une demande à faire à Odatirse, celui-ci la lui accorde en éloignant ses gardes. Elle voulait le poignarder, donc elle se dit à part : « Ma victime elle-même enfin s'offre à mes coups » (v. 1192), mais n'y arrive pas parce qu'elle l'aime encore (c'est ce qu'on voit partout chez Quinault : les héroïnes furieuses de Quinault n'osent jamais attenter à la vie de leur amant).
- 37) Et voici la conclusion typiquement euripidéenne tirée par le Coryphée : « Bien des formes sont prises par le destin, et bien des événements inopinés accomplis par les dieux. L'attendu n'arrive pas à son terme, et à l'inattendu le dieu fraie un passage. On l'a vu par le dénouement de cette action » (Euripide, *Andromaque*, v. 1284-1288).
- 38) « N'a-t-on pas commenté [D. Mornet, *Jean Racine*, Aux Armes de France, 1944, p. 41] dans *La Mort de Cyrus* de Quinault un raffinement sentimental absolument semblable, mais qui, poussé à l'excès, devient absurde ? » (R. C. Knight, *Racine et la Grèce*, p. 274).
- 39) Racine, *La Thébaïde*, V, 2, v. 1405-1412 ; nous soulignons.
- 40) Racine, Préface d'*Alexandre*, *O. C.*, t. I, p. 192. Cf. encore Ériphile qui dira à Dorise *l'embellissement d'Iphigénie par le malheur* : « Tu verras que les Dieux n'ont dicté cet Oracle [d'immoler Iphigénie] / Que pour croître à la fois sa gloire et mon tourment, / Et la rendre plus belle aux yeux de son Amant. / Hé quoi ! Ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle ? » (Racine, *Iphigénie*, IV, 1, v. 1110-1113).

L'égalité des mœurs dans l'*Andromaque* de Racine (Tomotani)

- 41) « L'idée de ce faux rapport, qui suspend la connaissance du dénouement, n'est ni dans Euripide, ni dans Sénèque, ni dans Rotrou ; elle appartient à Racine ; ou plutôt, comme plusieurs critiques l'ont déjà fait remarquer, elle appartient à Corneille, qui dans *Horace* (acte III, scène 4) en avait fait, avant Racine, un usage si heureux » (Note de P. Mesnard, in *Œuvres de J. Racine*, t. I, 2^e éd., Hachette, Les Grands Écrivains de la France, 1885, n. 1, p. 479).
- 42) Citons encore ce passage où Andromaque se félicitait d'être tombée sous la main de Pyrrhus : « J'ai fait plus. Je me suis quelquefois consolée / Qu'ici plutôt qu'ailleurs le sort m'eût exilée ; / Qu'heureux dans son malheur, le Fils de tant de Rois, / Puisqu'il devait servir, fût tombé sous vos lois » (Racine, *Andromaque*, III, 6, v. 937-940). Là encore, il s'agit donc d'un élément qui fortifiait très secrètement l'idée d'un Pyrrhus *aimable*.
- 43) Notons au passage que le peuple de Buthrote était en liesse devant le mariage entre Pyrrhus et Andromaque (« Andromaque, au travers de mille cris de joie » V, 2, v. 1445) et qu'il acceptait volontiers l'esclave troyenne pour sa reine (« À ces mots [de Pyrrhus], qui du Peuple attiraient le suffrage » V, 3, v. 1549), ce qui prépare la soumission des Épirotes, mais aussi rehausse le tragique : le mariage était voulu par tous.
- 44) Racine, *Andromaque*, V, sc. dernière, v. 1631-1636.
- 45) L'explication de R. C. Knight et H. T. Barnwell ne nous convainc guère : « Andromaque [...] évite jusqu'au mot de gloire [...]. Néanmoins cette gloire peut être envisagée, par une *âme bien née*, non comme un bien en soi mais comme la récompense » (Introduction d'*Andromaque*, éd. cit., p. 32).
- 46) Fontenelle, *Réflexions sur la poétique* (1742), XIII, O. C., t. III, éd. A. Niderst, Fayard, 1989, p. 118.
- 47) Horace, *De Arte poetica*, éd. cit., v. 101-102 ; nous mettons ici la traduction de Fr. Richard (Horace, *Œuvres*, Garnier Flammarion, 1993). Nous savons bien que Saint-Évremond mettait en garde contre la *complaisance* dans les larmes. Mais il ne mettait pas en cause la puissance émotive des lamentations sur la scène ; ce qui est blâmé par lui, c'est leur usage *excessif* par les poètes *doucereux*. Le poète tragique véritable devait savoir une juste mesure pour ne pas faire trop de *pathos* : « le trop de larmes rendra ceux qu'on représente moins touchants, et ceux qui voient représenter moins sensibles [...]. J'avoue qu'il n'y a rien de si touchant que le sentiment douloureux d'une belle personne affligée ; c'est un nouveau charme qui unit toutes nos tendresses par les impressions de l'amour et de la pitié mêlées ensemble, mais si la belle continue à se désoler trop longtemps, ce qui nous touchait nous attriste, et lassés de la consoler quand elle aime encore à se plaindre, nous la remettons comme une importune entre les mains des vieilles et des parents [...] » (Saint-Évremond, *À un auteur qui me demandait mon sentiment d'une pièce où l'héroïne ne faisait que se lamenter*, éd. R. Ternois, t. III,

S.T.F.M., 1966, p. 340-341).